

cent cinquante chansons satiriques dont la plupart ont eu un grand succès à Paris et dans les principales villes de France.

Comme critique dramatique et littéraire, les études qu'il a faites ont toutes été très remarquées et révèlent chez l'auteur une brillante intelligence servie par un style admirable.

M. Léonard Rivière, qui n'a que trente ans, a le droit d'être fier de son œuvre et des succès qu'il a remportés, lesquels font honneur à son réel talent.

Le MONDE ILLUSTRÉ, de Montréal, sera donc heureux de publier le portrait du jeune et sympathique écrivain dont les œuvres vont être encore interprétées dans deux importants théâtres de Paris, en septembre prochain.

Le critique littéraire et dramatique de la *Revue Française* sait se distinguer d'une manière admirable, dans cette belle et splendide revue dont il a le mérite d'être le directeur-fondateur.

C'est dans les bureaux de sa chère revue qu'il travaille ses pièces de théâtre, ses chansons, ses poésies et ses critiques sur l'art et les livres ; c'est là aussi que la gloire commence à sourire à ce jeune et intrépide soldat de la pensée, qu'est Léonard Rivière.

RAOUL BRESSEAU.

Paris, juillet 1895.

LES FÊTES DE LILLE

(Voir gravures)

Le MONDE ILLUSTRÉ nous invitait, dernièrement, à lui donner un récit détaillé des splendides fêtes qui ont eu lieu à Lille (France), au commencement de juin dernier. La tâche n'est pas aussi facile qu'on le croit. Donner une description complète de ces fêtes, qui ont rassemblé à Lille plus de trois cents délégués, venus de toutes les parties du monde, nous paraît même presque impossible, tant ont été nombreux et les réceptions, banquets, bals, concerts, etc., auxquels nous avons eu l'ineffable plaisir d'assister. Cependant, nous voulons bien *communiquer* au MONDE ILLUSTRÉ l'idée qui est d'ailleurs assez juste vu quelle est appuyée sur les faits eux-mêmes.

Ceux qui ont eu occasion de lire les rapports des fêtes de Lille, que la *Presse* a publiés il y a quelques semaines, doivent sans aucun doute se rappeler les discussions qui existaient auparavant entre les villes de Lille et de Douai qui se disputaient l'honneur de posséder le haut enseignement.

Enfin, vu le chiffre élevé de sa population, l'importance des intérêts qu'elle représentait, Lille eut gain de cause, et l'on entreprit aussitôt la construction des édifices destinés aux facultés qui se comptent comme suit : la Faculté de Droit, qui compte 343 étudiants, et a pour doyen M. Feder, docteur en droit, lauréat de la Faculté de Paris et du concours général entre toutes les Facultés de France et officier de l'Instruction publique ; la Faculté de Médecine, qui comprend actuellement 23 chaires magistrales et quatre cours complémentaires. Elle compte 624 étudiants en médecine et 134 en pharmacie, son doyen est M. de Laperonne, professeur de clinique ophtalmologique à la Faculté de Lille ; la Faculté des Sciences, qui comprend neuf chaires et neuf enseignements complémentaires, le nombre des élèves est de 129 et son doyen est M. Gasselot, officier de la Légion d'honneur ; la Faculté des Lettres, qui comprend dix chaires et dix enseignements complémentaires et comptent 305 étudiants en lettres, son doyen est M. Moy, officier de l'Instruction publique et chevalier de la Légion d'honneur.

Citons, parmi les personnages qui assistaient aux fêtes organisées par la municipalité : MM. Poincaré, ministre de l'Instruction Publique ; Lebon, ministre du Commerce ; Liard, directeur de l'enseignement secondaire ; Roujon, directeur des beaux-arts ; MM. Lavis, Brouardel, Gaston Boissier, Wallon, Léon Say, Ravaisson, Mollen, Gréard, Calmet de Sauteville, Alglave, etc., etc. Un grand nombre de doyens de Facultés et de professeurs étrangers se sont aussi rendus à l'inauguration de ces bâtiments universitaires, qui ont coûté 3,500,000 francs.

Les associations suivantes étaient représentées comme suit :

Canada : Montréal ; Angleterre : Oxford, Cambridge ; Autriche : Prague ; Belgique : Bruxelles, Gand, Liège ; Danemark : Copenhague ; Ecosse : Edimbourg, Glasgow ; Hongrie : Buda-Pesth ; Irlande : Dublin ; Italie : Pavie ; Norvège : Christiania ; Portugal : Coïmbre ; Roumanie : Bucharest ; Suisse : Genève ; France : Aix, Caen, Dijon, Lyon, Marseille, Poitiers, Rouen et Toulouse.

Les Etats-Unis et la Russie étaient aussi représentées.

LES DÉLÉGUÉS CANADIENS.

LE MAJOR-GÉNÉRAL HERBERT

Enfin, la résignation du major-général Herbert, commandant de la milice canadienne, plusieurs fois annoncée, chaque fois contredite, est un fait accompli.

Ivor-John-Caradoc Herbert est comparativement jeune, quoique, peut-être, il soit plus vieux qu'il ne le paraît.



LE MAJOR-GÉNÉRAL HERBERT

Il est né le 18 de juillet 1851, et est entré lieutenant dans les Grenadiers de la Garde en 1870. Capitaine en 1883, il devenait, six ans plus tard, major et lieutenant-colonel.

Les vingt dernières années n'ont pas été fructueuses pour ceux qui cherchent à se distinguer par quelque action d'éclat. Cependant, Herbert a fait les deux campagnes d'Egypte et s'y est fait remarquer.

En 1885, il fut nommé commandant de l'école d'instruction des forces auxiliaires aux casernes de Wellington. Il conserva cette position jusqu'à sa nomination d'attaché mili-

taire à l'ambassade d'Angleterre, à Saint-Petersbourg.

C'est en 1890 que le major-général Herbert a pris le commandement de la milice canadienne.

Le major-général Herbert, pendant son court séjour ici, par ses innovations intempestives, a presque donné le coup de mort à notre milice. Aussi, il ne sera guère regretté.—P.-G. R.

CROYANCES ET TRADITIONS

LA LÉGENDE DE DURANDAL

Tout le monde connaît de nom Durandal, l'épée du vaillant paladin Roland, qui tomba mort à Roncevaux en combattant les Sarrasins. Il court en Espagne, au sujet de cette Durandal, une légende bien curieuse.

Quand Roland fut mort, un soldat sarrasin du Calife de Burgos apporta son épée à son souverain, et celui-ci fit faire une magnifique chaise d'or pour y enfermer cette arme qui avait tué tant de Maures : cette chaise, fabriquée par le plus habile orfèvre de Burgos, fut ornée de pierres précieuses. Le calife voulut lui-même déposer en grande cérémonie Durandal dans cette érin digne d'elle ; mais, à ce moment, celle-ci glissa et s'enfonça dans le sol, pour échapper aux mains des musulmans.

Pendant longtemps, la vaillante épée se promena ainsi, dit la légende, à travers le sol de l'Espagne, causant des crevasses, des éboulements pour se frayer un passage. Enfin elle trouva un gîte qui lui convenait : c'était une sorte de petite grotte creusée au flanc d'une montagne, et d'où sort un cours d'eau qui passe à Tolède. Elle se coucha dans l'eau pure de cette source, et les paysans espagnols affirment qu'elle y repose toujours.

Or, on sait qu'il se fabrique à Tolède une quantité d'armes blanches très renommées : quand on a dit *lame de Tolède*, on a tout dit. Eh bien ! d'après les croyances populaires, si ces armes sont si excellentes, cela est dû tout simplement à ce qu'on les trempe dans l'eau de la source où baigne Durandal. Le petit cours d'eau qui passe à Tolède porte le nom de *Rio de la espada*, ce qui signifie en espagnol "ruisseau de l'épée," et cela en mémoire de l'épée de Roland.

Nous n'avons pas besoin de dire que, si l'on remonte à la source en question, on n'y aperçoit nullement sous l'eau la bonne Durandal ; mais les ouvriers des fabriques d'armes de Tolède, qui croient fermement à cette histoire et à l'influence magique de l'eau de la source, se contentent de dire que l'épée est invisible.

Cette légende, qui s'est ainsi transmise jusqu'à nos jours, montre combien la mémoire de Roland et son épée est restée vivante en Espagne.

DANIEL BELLET.

N'est pas colon qui veut, en ce temps d'illusions coloniales.—MAX O'RELL.

Chacun goûte le bonheur selon son âme.—GEORGE SAND.

Le vieillard ne se fait pas moins d'illusions sur le passé que le jeune homme sur l'avenir. G.-M. VALTOUR.

Si on le voyait de ses yeux, on ne pourrait jamais s'imaginer l'étrange disproportion que le plus ou moins de pièces de monnaie met entre les hommes.—LA BRUYÈRE.